

1974

G.R.

90103

TERROIRS AFRICAINS

SAUTTER (G.) et PELISSIER (P.)

1964 "Pour un atlas des terroirs africains. Structure type d'une étude de terroir", l'homme IV.1, janv-avril, pp. 56-72.

Vari. Auctores

05/02/92
8555

FDX-
ROC

1970 "Terroirs africains et malgaches". Etudes rurales, n° 37-38-39, janv-septembre 1970. (555 pages).

ATLAS des structures agraires au Sud du Sahara (Mouton et Co. La-Haye- Paris)

1967 "Yobri, Haute-Volta". EPHE, Paris 99 p. 3 cart H.T., par REMY (G).

1968 "Tiogo, Haute-Volta" ORSTOM, Paris, 72 p. 8 cart et pl. HT, par BARRAL (H).

1969 "Zengoaga, Cameroun" ORSTOM, Paris 88p., 5 pl HT, par TISSANDIER (J).

1970 "Pina, Haute-Volta" ORSTOM, Paris 65 p, 7 cart. HT, par SAVONNET (G).

1971 "Adiamprikofikro-Douankankro, étude d'un terroir baoulé". EPHE, Paris 84p. 4 cart. HT., par WURTZ (J).

1972 "Sob, Sénégal. ORSTOM, Paris 110 p. 3 cart. et 9 pl H.T. par LERICOLIAIS (A).

1973 "La terre Enkou, Congo" EPHE, Paris, 128 p. 4 cart + 1 et 5 pl. H.T. par GUILLOT (B).

1973 "Mom, terroir bassa, Cameroun" ORSTOM, Paris 58 p. 7 cart. par CHAMPAUD (J).

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote: B*18463 Ex: unique

Le but de cette collection a été exposé en détail dans un article publié en 1964 par la revue anthropologique "L'Homme". Le mot "terroir" implique essentiellement, dans l'esprit de ses auteurs, l'accent mis sur les structures agraires et, en premier lieu, "sur les structures visibles, inscrites sur le sol, repérables à travers une étude soignée du paysage rural". Il se trouve ainsi défini, au départ, au sens commun de territoire exploité par une communauté rurale, voire un groupe d'hommes unis par de simples relations de cohabitation ou de voisinage : ni la spécialisation du terme sur la base de distinctions agronomiques entre territoires voisins, ni le recours privilégié au "territoire villageois" comme forme privilégiée de peuplement rural ne paraissent en effet rendre compte des formes, si souvent floues et changeantes, de l'occupation du sol, sur un continent encore largement dévolu à la culture temporaire.

.../...

01001003

Le terme d'Atlas se réfère un second principe ayant présidé à la recherche collective : donner des paysages et structures agraires, quelle que soit l'échelle de la recherche, une expression d'abord cartographique : figuration de l'habitat et du milieu naturel, cartes du parcellement, des cultures et des associations culturelles représentant conjointement ou de façon articulée l'appropriation d'un fonds et l'usage effectif des parcelles, les modes de faire-valoir ou l'historique du peuplement et de l'appropriation des sols et constituent les documents de base qui, recueillis en divers points du continent sélectionnés selon des critères de représentativité rigoureux, sont susceptibles de servir de fondement à une analyse comparative des diverses formes d'aménagement de l'espace agricole. La localisation des dix-sept monographies consacrées à l'Afrique, dont les principaux résultats sont exposés dans les "Etudes rurales", couvre l'Afrique des Savanes (Sénégal, Haute-Volta, Niger), l'Afrique de la forêt (Côte d'Ivoire, Cameroun Occidental, Congo) et les habitats de montagne (Nord-Cameroun).

Le premier objectif de ces recherches réside donc dans la compréhension des structures agraires, inscrites ou projetées sur le sol, dans le dévoilement de l'unité organique de ses divers éléments en fonction d'un espace dont toutes les parties ont été rendues solidaires et souvent complémentaires par les hommes qui s'en partagent les ressources. Nombre de monographies nous fournissent ainsi une description des principes généraux de l'organisation traditionnelle des terroirs africains, récomposée à partir des situations présentes, et font remarquablement ressortir, en opposition, les altérations et les dysfonctions qui s'y manifestent aujourd'hui.

Une des meilleures réussites dans ce domaine est représentée par l'étude de Jean HURAULT sur l'organisation du terroir dans les groupements Bamileké du Cameroun : système remarquablement intégré en fonction d'un mode d'association de l'agriculture et de l'élevage du petit bétail, dont les implications s'expriment de la façon la plus impérieuse dans la division en zones naturelles, strictement répartie selon les profils du terrain ; dans le tracé des chemins, constitué en vue d'isoler les unes des autres les unités d'élevage ; dans la configuration du parcellaire et la répartition de l'habitat, qui révèle la façon dont s'est progressivement élaboré le système agricole Bamiléké, enfin dans le système agricole lui-même, pour lequel le choix des plantes cultivées, leurs dates de plantation et de récolte découlent des nécessités du stationnement des animaux dans les champs. La pénétration du capitalisme agricole a fortement désorganisé ce système : l'introduction des plantations de cafés poussées à l'excès, a réduit massivement les surfaces disponibles pour les cultures vivrières, reportées sur les terres médiocres dans les parties supérieures des concessions, puis sur les dernières terres d'usage collectif, désormais

anarchiquement exploitées. L'introduction du café a conduit à pratiquer une seconde campagne de plantation, totalement incompatible avec l'élevage. L'obligation coutumière de cloturer les champs, fondement du système d'association de l'agriculture et de l'élevage, se heurte à la mauvaise volonté naissante des agriculteurs qui font porter toute leur activité sur les caféiers. L'introduction d'une législation sur la divagation des animaux, inspirée de la législation française, n'a eu aucun effet, sinon négatif, dans la mesure où elle prenait l'exact contrepied des dispositions coutumières.

Dans le même sens, les monographies consacrées aux montagnards du pays Mafa (étudiés par J. BOULET) et d'Hodogway (étudiés par A. HALLAIRE) témoignent de l'extraordinaire symbiose atteinte par des populations aux très fortes densités, dans un habitat particulièrement hostile, entre une humanité parfaitement adaptée au milieu montagnard et un milieu montagnard totalement humanisé : à tous les niveaux, ethnique et villageois, une étroite correspondance est maintenue entre la collectivité et l'espace qu'elle exploite. Mais la fertilité de la montagne tient, pour une bonne part, à la présence permanente d'hommes et d'animaux et à la fumure qu'ils apportent : la descente de nombreuses concessions sur les piedmonts, encouragée par l'administration et l'immigration vers les plaines d'une partée de la main d'oeuvre agricole peut remettre en cause l'équilibre du système agraire montagnard.

L'observation de désaccords de plus en plus nombreux entre la vie agricole et l'organisation agraire africaine, découlant de l'impact de l'économie marchande, conduit à poser le problème de l'efficacité des systèmes agraires africains du double point de vue de leur capacité à satisfaire les besoins d'un groupe local et de leur capacité à surmonter une situation de crise et à opérer les réajustements nécessaires à une utilisation rationnelle du sol et de l'espace permettant le développement économique.

La première de ces préoccupations, présente dans la plupart des monographies, est le plus clairement abordée dans l'étude de J. TISSANDIER sur le village camerounais de Zengoaga. Situé dans la zone de passage de la forêt à la savane, cette région offre à l'agriculture locale deux milieux à vocation différente : plantations arbustives (café, cacao) dans la forêt, production vivrière dans la savane. Elle paraît de ce fait, à priori, favorable à la coexistence équilibrée d'un secteur de subsistance et d'un secteur monétarisé de l'économie. Or le double examen, conduit avec précision, du bilan des disponibilités alimentaires d'une part, des conditions d'acquisition et d'utilisation des ressources monétaires d'autre part, fait apparaître que le développement de la culture marchande ne s'est réalisé qu'au prix d'une détérioration du système de production

et se paye, en réalité, par un fort déficit alimentaire. Une sorte d'équilibre à un niveau inférieur, paraît s'être ici établi entre une sous-alimentation structurelle et un faible niveau de vitalité, qui transparait à travers la détérioration de l'habitat et du milieu social et culturel (alcoolisme, rarcté des fêtes, anomie).

En opposition à ce dernier cas, qui insiste sur la réaction passive d'un groupe local, nombre de monographies cependant s'attachent à analyser les composantes dynamiques d'organisations agraires qui ont su répondre par des réajustements successifs aux changements impulsés de l'intérieur, la question restant ouverte de l'efficacité et de la stabilité des systèmes adaptatifs nouvellement constitués.

Le village de Yobri en Haute-Volta, étudié par G. REMY, se présentait originellement comme une unité mobile. Périodiquement, il se déplaçait à la recherche de nouvelles terres, dans un périmètre assez vaste. La fin de la première moitié du XIX siècle fut marquée par une aggravation de l'état d'insécurité, par suite des incursions des cavaliers peuls. Le retour à la sécurité, découlant de la mise en place de l'administration coloniale, et l'accroissement des besoins internes en raison de la poussée démographique détermina un ajustement à des conditions nouvelles combinant un double mouvement de stabilisation de l'habitat lié à une aire d'occupation agricole continue de la savane environnante, dévolue à la culture intensive, et d'essaimage du peuplement, sous forme de déplacements temporaires en fonction du rythme imposé par la culture extensive. Cette évolution récente ne représente pas une simple résurrection des formes traditionnelles de l'organisation de l'espace. L'élément moteur demeure la recherche de nouvelles terres, mais ce qui se faisait au niveau du village s'effectue désormais à celui du groupe familial : le déplacement du village est remplacé par une somme de mouvements en ordre dispersé. Surtout l'évolution de l'habitat paraît devoir consacrer une dissociation de deux aires d'occupation du sol avec la disparition de leur complémentarité sur le plan de la production, et devoir aboutir à la juxtaposition de deux domaines fonciers nettement individualisés, à la division de la communauté villageoise en deux groupes opposés dont les structures évoluent séparément.

qu'est Tiogo,

Dans cet autre village de Haute-Volta, étudié par H. BARRAL, nous trouvons également une organisation agraire qui s'est spontanément restructurée en réponse aux conditions nouvelles imposées par la colonisation, mais l'évolution adaptative aboutit à une diminution de la maîtrise du milieu qui compromet l'équilibre des subsistances. Le phénomène est d'autant plus surprenant que la terre, ici, est abondante. Le diagnostic est celui d'une agriculture exagérément et irrationnellement extensive, où les gains de surface n'arrivent

plus, et de loin, à compenser les pertes de rendement. Le géographe se trouve ici confronté à des déterminismes sociologiques : la montée de l'individualisme dans un contexte d'ambition personnelle et d'émulation lié à l'acquisition des signes monétaires et aux dépenses de prestige, entraînerait une sorte d'orgueil du grand champ et une surestimation de ses propres capacités par le producteur.

Comment les sociétés rurales africaines ont-elles répondu à l'introduction forcée des cultures de rente et aux recrutements d'hommes exigés par la colonisation ? J-P GILL, dans son travail sur Dobadiéné (Tchad) expose avec clarté la série des transformations imposées du dehors dans le contexte colonial, la nature des contraintes subies par les villageois, leur évolution dans le temps et les adaptations successives qui ont permis d'y faire face. Le coton est introduit en 1920 sous forme de culture obligatoire, au début sous la contrainte, puis par une "politique de persuasion". D'abord étranger au système cultural traditionnel (une partie au terroir lui est consacré, une autre aux plantes vivrières) le coton a été progressivement intégré à la combinaison agricole en entrant dans le cycle des rotations sur les parcelles antérieurement dévolues aux cultures vivrières. Les techniques n'ayant pas été améliorées, il en découle un déficit chronique important de la production alimentaire. L'introduction du manioc, plante peu exigeante et aux rendements élevés, fut ainsi tentée à partir de 1930 sous l'impulsion de l'administration. Chaque extension de la "corde" de coton était suivie d'une multiplication des boutures de manioc allant de pair avec une diminution des "poquets" de mil. Il s'établit ainsi un système cultural cohérent et totalement nouveau, adapté aux conditions de la culture commerciale. Son efficacité, cependant, apparaît très relative : les rendements agricoles sont faibles et les ressources des paysans demeurent très médiocres. Surtout, les exigences de l'extension maximale des superficies en coton, non assortie d'une amélioration des techniques culturales, ont imposé l'allongement du cycle des rotations et la diminution du temps de jachère : le milieu naturel se dégrade progressivement et déjà s'étend autour du village une zone peu fertile.

Au delà des contraintes du milieu naturel et des déterminismes techniques, les difficultés d'adaptation proviennent des structures internes des sociétés concernées. B. GUILLOT, dans son étude sur la terre Enkou (Congo) développe longuement cet aspect des choses, un peu négligé dans les autres monographies. L'analyse du terroir fait apparaître la juxtaposition de deux systèmes de culture avec, d'un côté : survivance de la culture vivrière traditionnelle, et, parallèlement, le développement d'un secteur rapporté orienté vers la culture commerciale. La savane demeure le domaine traditionnel de la femme, qui y applique

un système de culture équilibré et remarquablement élaboré, qui apporte des fournitures suffisantes en stocks alimentaires et assure le maintien, voire l'amélioration, du capital de fertilité des sols. La pénétration de la culture commerciale (café, tabac) s'est réalisée par l'extension des cultures en forêts sous la responsabilité des hommes. Les résultats, ici, sont beaucoup moins satisfaisants : les successions culturales visent à utiliser les ressources du sol jusqu'à épuisement ; lorsque l'intensification s'impose, en raison du manque de terres, elle ne s'accompagne pas de techniques de fertilisation nouvelles. Un des obstacles essentiels au dépassement de cette situation réside dans l'inégalité des conditions entre hommes et femmes : le développement de l'agriculture commerciale s'est réalisé par un accroissement d'activité pour les femmes et une faible mise au travail des hommes, qui s'approprient par contre la quasi-totalité des ressources monétaires acquises dans la vente du produit.

Un autre genre de crise découle des effets des opérations de développement visant à améliorer, par une intervention extérieure, la productivité des cultures.

Sur l'impulsion d'une société de développement, la SATEC, la vulgarisation agricole est parvenue, dans le bassin arachidier sénégalais, à équiper la plupart des paysans : semoires et houes utilisées en culture attelée pour les plantations de mil et d'arachide. L'opération, qui a impliqué la mise en place d'une organisation de vaste envergure, s'est déroulée de 1964 à 1969. L'étude de terroir réalisée dans le village Serer de Sob, par A. LERICOLLAIS, a servi de base de référence et de point de départ à une véritable "recherche d'accompagnement" qui a permis de mesurer les résultats et d'appréhender les conséquences déclenchées par l'introduction des techniques nouvelles, grâce à l'enregistrement, sur toute la durée de la période d'intervention, des principales données agricoles (temps de travaux, productions, rendements, superficies cultivées, évolution des jachères etc...)

L'étude préalable, avant le démarrage de l'intervention, aboutit à la description d'un système agraire qui, faute de réserves de terre pour faire face à une démographie expansive, s'est déjà largement dégradé. Les paysans, dans le système traditionnel, maintiennent la fertilité du sol par des aménagements (acacia albida) et par l'emploi systématique de la fumure du bétail. Le raccourcissement des jachères et l'abandon partiel des procédés traditionnels de restitution de la fertilité ont provoqué une diminution de la fertilité. L'opération SATEC, parfaitement réussie sur le plan technique, n'a finalement

abouti, par l'effet d'une série de déterminismes convergents, qu'à augmenter ce déséquilibre structurel. Le paysan a essentiellement vu dans la culture attelée un moyen de réduire les temps de travaux à l'hectare et de cultiver des superficies plus grandes. Il en a découlé une augmentation des superficies cultivées, obtenue au prix d'une dégradation des rotations culturales, et une régression des jachères qui oblige le bétail à transhumer pendant l'hivernage et diminue d'autant les possibilités de restitution de la fertilité par la fumure.

L'achat du matériel a endetté le paysan et provoqué un arrêt des achats de bétail, qui aggrave ce nouvel état de fait. Le niveau général de la production en raison d'une pluviométrie déficitaire, s'est à peine maintenu à son niveau antérieur. On peut valablement s'interroger, à l'examen de ce cas, sur l'opportunité de privilégier, dans le hiérarchie des objectifs du développement, l'augmentation de la productivité du travail ^{dans} un milieu caractérisé par une situation de surpeuplement.

Le grand intérêt, à nos yeux, de cette belle série d'études est de traiter du rapport de l'homme à son environnement au niveau où il représente un problème authentique et non pas seulement académique : à savoir celui de la maîtrise ou de la perte de maîtrise par une société de son propre devenir. L'approche géographique s'est ici montrée apte non seulement à dévoiler la capacité d'innovation et d'adaptation dont ont fait preuve les communautés rurales africaines face au défi qu'a représenté pour elles la pénétration du capitalisme agraire, mais également à montrer en quoi ce défi peut être mortel : l'amorce et l'enchaînement irréversible des déséquilibres agro-économiques. Le savoir traditionnel, confronté à une crise de cette nature, paraît impuissant à appliquer ses solutions aux problèmes du présent. On comprend, dès lors, qu'un bon nombre des auteurs dont nous avons évoqué ici les travaux n'aient su qu'imparfaitement se dégager d'une dialectique de l'échec, qui est la tentation permanente de l'observateur étranger : la mémoire des hommes, inscrite sur le sol, amoureusement décryptée par le chercheur, ne sert plus qu'à mesurer le chemin parcouru. Mais leurs analyses ont le mérite d'exclure toutes solutions qui ne tiendraient pas compte de la complexité des dynamismes naturels et humains, dont les déterminismes s'entrecroisent, tantôt en faisant converger tantôt en annulant leurs effets respectifs. On voit sur cette base, avec pleine clarté, que l'issue ne peut résider dans un simple transfert de technologie, même si les conditions d'acceptabilité par les cultivateurs en sont découvertes et appliquées ni qu'elle ne peut davantage passer par le simple encouragement

des initiatives locales ou l'attente de réajustements spontanés modelés sur des schémas traditionnels inadaptés dans la plupart des cas, aux conditions actuelles du changement. Elle exige la découverte de solutions inscrites dans la logique du milieu et susceptibles d'améliorer les conditions de vie des individus sans mettre en cause le devenir de la collectivité en tant que telle, soit, avant toute chose, en présentant les conditions du maintien de la fertilité et de la productivité de la terre.

G. R. 12/9/1974